

PORTRAIT EXPRESS



- **Carte d'identité.** Philippe Cotter est né le 22 mars 1965, à Ayent (VS).
- **Formation.** Après des études universitaires à l'Institut de hautes études internationales de Genève, il y obtient un doctorat en relations internationales.
- **Recherche.** Actuellement, Philippe Cotter travaille comme chercheur indépendant en sociologie de la violence.
- **Hobbies.** Il pratique le football et le dessin. C'est aussi un grand amateur de musique moderne.
- **Le livre.** *Nazisme, terrorisme et tueurs en série: l'énigme de la violence extrême* est le premier livre de Philippe Cotter. Il a été publié aux Editions Eclectica.



«La violence est une énigme!»

Depuis plusieurs années, Philippe Cotter enquête sur les racines communes à toutes les formes de violence extrême. Il en a tiré un premier livre. Entretien.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN PINESI

COOPÉRATION. Votre livre s'intitule «Nazisme, terrorisme et tueurs en série». Ces trois types de criminels ont-ils des points communs?

PHILIPPE COTTER. Toutes les personnes qui commettent des actes de violence extrême ont des caractéristiques psychologiques communes. Les auteurs de violence extrême sont tous fortement égocentriques, ils ressentent du plaisir lorsqu'ils commettent leurs actes de cruauté et n'éprouvent aucune compassion pour leurs victimes.

Comment naît l'idée criminelle chez un individu?

Il n'y a pas, à proprement parler, de point de départ à la violence criminelle. Il s'agit d'un long processus, qui se met en place en général dès l'enfance. On observe ensuite un crescendo de la violence jusqu'à l'instant où l'individu, devenu adulte, est prêt à commettre l'acte de violence le plus extrême, le meurtre. Les risques de récurrence, dans une telle progression, sont très élevés, parce que l'individu obtient du plaisir lorsqu'il agresse ses victimes.

Certaines personnes sont-elles plus exposées aux tentations criminelles?

Les personnes qui ont des difficultés à communiquer ont plus de risques d'évoluer vers la violence extrême, le plaisir associé à cette violence pouvant leur apparaître comme une alternative efficace, qui stabilise leurs difficultés relationnelles. De même, les communautés qui ont des difficultés à créer une dynamique culturelle active, c'est-à-dire à communiquer, ont plus de risques de voir dans la soumission aveugle à un leader autoritaire une façon rapide de stimuler la cohésion du groupe.

Qu'est-ce qui déclenche, chez le criminel potentiel, le passage à l'acte?

Le passage à l'acte – le premier meurtre – est provoqué par un mécanisme déroutant, celui de l'événement déclencheur. La perspective du premier meurtre attire l'individu ultraviolent, mais, en même temps, elle lui fait peur. Pour qu'il passe à l'acte, il faut qu'un événement négatif, qui l'affecte fortement – la perte d'un emploi, une rupture amoureuse, des difficultés financières – le pousse à franchir le seuil et à chercher dans la violence

extrême un contrepoids aux désillusions de la vie quotidienne. Cet événement déclencheur, et il s'agit là, peut-être, de la découverte la plus étonnante que j'aie faite dans mes recherches, se retrouve également dans la violence collective extrême, celle du génocide.

Quelle est votre explication?

C'est uniquement lorsque les extrémistes à la tête d'un Etat, suite à un événement négatif – souvent une défaite militaire –, se rendent compte que le pouvoir est en train de leur échapper qu'ils tentent d'éliminer des minorités sans défense afin de rétablir, par le meurtre collectif, leur pouvoir absolu. Un tel événement déclencheur se retrouve dans tous les génocides du XX^e siècle.

Est-ce que le criminel donne des indices de ses intentions?

PHOTOS OLIVIER EWARD





*Philippe Cotter (41 ans),
chercheur en sociologie
de la violence: «Une
société peut prévenir les
actes violents en
améliorant les capacités
de communication.»*

La violence extrême est si importante pour le fonctionnement psychologique du tueur que celui-ci cherche à en profiter au maximum avant, pendant et après ses meurtres. Ceci explique que les tueurs glorifient leurs actes extrêmes avant même de les avoir commis. Que l'on pense aux appels au meurtre de Hitler dans *Mein Kampf* ou aux annonces explicites des tueurs de masse, qui, avant d'assassiner plusieurs personnes lors d'un événement unique – comme lors de la tragédie de Zoug –, font part de leurs intentions à leur environnement.

Quand on cherche à décortiquer les pulsions d'un criminel, ne court-on pas le risque de banaliser ses actes, voire de les justifier?

La connaissance ne banalise pas la violence extrême, elle permet au contraire de lui enlever son pouvoir de fascina-

tion. On se rend compte, en particulier, que les individus qui commettent de tels actes se situent en situation d'échec, qu'ils choisissent leurs comportements par facilité, pour éviter de faire face à leurs problèmes personnels.

Comment une société civilisée peut-elle prévenir les actes de violence extrême?

En améliorant les capacités de communication. C'est essentiel. Les individus et les Etats qui communiquent de façon efficace n'ont aucun intérêt à recourir à la violence extrême.

Et la lutte contre le terrorisme?

Les Etats éprouvent beaucoup de peine à s'opposer aux mouvements totalitaires non étatiques, ce que l'on appelle les réseaux terroristes, parce que la force brute a peu d'efficacité dans ce type de conflit. Le pouvoir social des réseaux

terroristes dépend de leur capacité à tisser des liens avec des populations locales en crise, pas de leur puissance militaire. Les bombes permettent de détruire les infrastructures de ces réseaux, elles ne résolvent pas le problème de leur ancrage social, qui leur confère leur dynamisme.

Quelle stratégie adopter?

Une politique efficace doit, par conséquent, multiplier les liens avec les populations locales où sont implantés les réseaux, ainsi qu'avec les membres des réseaux accessibles au dialogue, tout en limitant la répression aux planificateurs de la violence extrême, en général peu nombreux. C'est ce type de stratégie différenciée qui a conduit à des résultats à long terme en Irlande du Nord, au Pays basque et en Sicile, dans la lutte contre la mafia.